

Heather O'Neill

Heather O'Neill, Arizona O'Neill, Jérémy Laniel et Marie-Michèle Giguère

Numéro 173, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90391ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

O'Neill, H., O'Neill, A., Laniel, J. & Giguère, M.-M. (2019). Heather O'Neill. *Lettres québécoises*, (173), 4–15.



HEATHER O'NEILL

Arizona O'Neill
Jérémy Laniel
Marie-Michèle Giguère

Photos | Sandra Lachance
Stylisme | Margaux Tabary



Heather O'Neill

Autoportrait de l'artiste, huile sur toile

Traduction | Daniel Grenier

J'ai de très grandes oreilles. Quand j'étais enfant, elles dérangeaient beaucoup les membres de ma famille. Je crois qu'ils avaient peur que mes oreilles m'empêchent d'être aimée. Ma grand-mère et mon père prenaient toujours cet air très soucieux quand je me faisais une queue de cheval, parce que ça dégagait bien mes oreilles. J'ai peut-être fini par m'habituer à mes oreilles, ou peut-être les gens autour de moi sont-ils moins perturbés par mon apparence. Une des difficultés d'être une jeune fille, c'est de voir sa famille perturbée par notre apparence. Tout le monde est si inquiet qu'on finisse par devenir carrément moche. Voici quelques trucs que j'aime écouter avec mes énormes oreilles.

Je n'écoute pas beaucoup de musique parce que ça me déconcentre lorsque j'écris. En plus, ça me rend triste quand je me sens parfaitement heureuse et ça me remonte le moral quand je suis déprimée. À l'école primaire, j'avais une amie qui s'appelait Courtney et qui était exactement comme moi. Petite, j'étais bonne pour écouter. J'étais bénie, ou maudite c'est selon, par une sorte d'obligation à prendre tout le monde au sérieux. J'aime les menteurs et les conteurs, et les gens qui ont su transformer leur propre histoire en hilarantes créations artistiques. J'aime quand les gens refusent d'accepter le récit qui leur est imposé et parlent comme des dandys, alors que tout va au plus mal. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai été attirée par l'œuvre de Charles Dickens : les gamins des ruelles s'expriment comme des lords. J'adore l'esprit et l'humour. Quand j'étais petite, j'ai décidé que même si je grandissais dans un milieu pauvre, j'allais plus tard posséder le vocabulaire et les habiletés linguistiques des aristocrates des romans classiques anglo-saxons. Aujourd'hui, si j'arrive à divertir l'auditoire quand je monte sur scène, c'est grâce à ce que m'ont appris les rustres et les criminels des romans que j'ai lus.

J'ai les yeux bleus. Mon père et ma mère avaient des yeux bleus éclatants dont ils étaient très fiers. Mon père disait que ça faisait de nous des descendants des Vikings. Une fois, je lui ai répondu que c'était raciste d'être content de descendre des Vikings. Je considère aujourd'hui encore que j'avais raison, même si mon père m'a lancé une éponge à vaisselle à la tête. Mes yeux sont toujours pleins d'eau et je pleure beaucoup. Je crois bien que j'ai dû pleurer durant toute mon enfance. Voici quelques trucs que j'aime regarder avec mes yeux bleus et larmoyants.

Mon artiste préféré est Marcel Dzama. J'aime regarder ses dessins de filles guerrières qui défilent sur leurs pointes de ballerines, des carabines dans les mains, des masques sur le visage. J'ai toujours été fascinée par les images de filles portant des masques. Ça implique que la fille a changé d'identité. Elle porte ce signe subtil qui indique qu'elle ne joue plus le rôle de la jeune fille. À partir de maintenant, elle sera elle-même. Depuis toujours, les femmes n'ont

pas eu d'autre choix que celui de la tromperie. Les femmes ont écrit sous pseudonyme, ou elles ont insisté pour dire que l'auteur de leurs œuvres était anonyme. Elles n'ont aucune intention d'être sages et réservées, non, elles sont violentes, brillantes et provocantes. Voilà le genre de femme que j'ai toujours voulu être. C'est pour ça que mon écriture prend des risques et se veut transgressive. C'est là que se trouve notre moi véritable.

J'adore regarder les dessins d'enfants sophistiqués et tristes d'Edward Gorey. J'aime qu'on prenne les inquiétudes des enfants au sérieux. J'aime leur morbidité et leur étrange obsession de la mort. Il n'y a rien de plus beau dans ce monde qu'un enfant insociable qui aime lire et qui ouvre son carnet pour nous montrer ses croquis d'oisies macabres et moroses. Mon écriture est toujours un mélange d'innocence et de chaos, la rencontre de Dr Seuss et de Jean Genet. Je me sers des métaphores de l'enfance pour mettre en lumière des questions philosophiques intemporelles. Bien sûr, ça a aussi à voir avec mon expérience personnelle et mes souvenirs d'une enfance difficile. J'utilise le langage et l'imaginaire que j'avais à l'époque afin de m'y replonger, au lieu de filtrer le tout à travers une logique d'adulte. C'est ce qui me permet d'en saisir l'essence.

J'aime regarder les fleurs, mais dans les jardins botaniques, pas dans la nature. Je suis, fondamentalement, une créature urbaine. Toute ma vie, je me suis exagérément inquiétée de la triste condition des roses. Je me suis occupée des rosiers dans les petits jardins communautaires de mon quartier. Par la force des choses, j'ai fini par croire que je pouvais rendre les roses heureuses. Elles réapparaissent çà et là dans mes livres, comme un symbole de la magie un peu triste et de l'élégante mélancolie présente en chaque objet. Absolument tout, dans mes romans, de la moindre cuillère jusqu'au papier peint, est vivant et déborde de l'esprit de mon enfance.

Mes cheveux sont bouclés et naturellement indomptables. Mais ces dernières années, j'ai choisi de les porter très court. J'ai toujours aimé l'idée d'être androgyne.

Quand j'étais petite, je détestais que mon père me coupe les cheveux. Ça me met encore en furie rien que d'y penser. Mon père m'obligeait à garder un toupet bien propre, parce qu'il n'aimait pas que j'aie les cheveux devant les yeux. Tous les deux mois, je devais couper mon toupet et c'était chaque fois comme une injustice qui s'abattait sur moi.

Bon, ça peut sembler mineur comme exemple, et certains trouveront peut-être étrange que j'en tire ce genre de conclusion, mais je suis devenue, dans mon écriture et dans ma vie, incroyablement soucieuse des droits du corps de la femme, et suspicieuse des innombrables façons dont on cherche à lui retirer son autonomie. Être une femme, c'est se retrouver dans une lutte constante pour



ressembler à ce que l'on veut, pour coucher avec qui on veut, pour être prise au sérieux en tant que personne, pour défendre son droit à être aussi unique et autonome qu'on croyait l'être lorsque l'on était petite.

J'ai une grande gueule. Ce n'est pas une métaphore, elle est très large et mes dents sont grandes.

Je ne cuisine jamais. Si je me rends à l'épicerie, c'est qu'il est 22 h 30 et que je cherche la section des surgelés. Je vais être honnête avec vous, je n'ai même pas de casserole à la maison. Comment est-ce possible ? Je ne sais pas. Je mange avec des baguettes des mets pour emporter sur le coin de la rue, l'été avec mon chien. Et c'est le genre de truc qui me rend extatique, parfaitement heureuse d'être en vie. Je regarde Moppet, qui est généralement en train d'engloutir des déchets, et je lui dis : « Moppet, on a réussi notre vie. »

Mon plat favori : les moules-frites. Mon père était trop radin pour engager une gardienne quand j'étais petite. Un ami à lui travaillait dans un cinéma de répertoire, alors quand il avait un rendez-vous important (du genre essayer le nouveau bolide de son ami), il me laissait là-bas et je passais la journée à regarder des films. À sept ans, j'avais une connaissance surnaturelle des films de la Nouvelle Vague. Une fois, c'était *Zazie dans le métro* de Louis Malle, qui était projeté. Dans une scène, on voyait Zazie manger des frites et des moules. Ça m'a intriguée. Je l'ai ajouté à ma liste de choses à faire

quand je serais grande. Je crois bien que j'étais une adulte quand j'ai finalement essayé les moules-frites. Il y a deux choses dans la vie qui me font frissonner de plaisir. Le fait d'être une adulte et de pouvoir faire ce que je veux, et le fait d'être une écrivaine et de pouvoir faire ce que je veux.

Devenir écrivaine est plus facile quand on est fait pour ce genre de vie, je crois. Je dis toujours à mes étudiants que s'ils n'aiment pas être seuls, la profession d'écrivain les rendra misérables. Et pourtant, je me pose parfois la question : Qu'est-ce qui est venu en premier, l'amour de la solitude ou l'écriture ? Il y a quelque chose d'incroyablement séduisant dans l'acte d'écrire, une chose à laquelle je ne peux pas résister. J'adore me retrouver dans un monde fictif à l'intérieur de ma tête pour y dénicher quelques vérités et y trouver quelques mérites. J'aime pourfendre les injustices et découvrir la magie partout. J'ai commencé à écrire très jeune, mais c'est avec l'âge que c'est devenu une véritable dépendance. Je consacrais toujours plus de mon temps libre à l'écriture, jusqu'à ce que je sois complètement submergée. Maintenant, ce sont les mondes fictifs que j'explore qui me semblent les plus réels, alors que le monde extérieur m'apparaît intangible et insignifiant.

Je suis grande et mince. Ça m'a souvent aidée à trouver plus facilement des vêtements en ligne.

Et c'est tout ce que j'ai à dire à ce sujet. ♦

Heather O'Neill | Portrait

Ma mère, Heather O'Neill

Arizona O'Neill

Traduction | Daniel Grenier

Ma mère est la personne la plus forte que je connaisse. Elle m'a élevée seule et a quand même réussi à écrire, contre vents et marées, jusqu'à atteindre son rêve de devenir écrivaine. Elle a travaillé dix ans sur son premier roman, alors j'ai passé mon enfance au complet dans l'univers de *Lullabies for Little Criminals*. J'avais douze ans quand le livre a enfin été publié. Je suis l'unique personne qui peut prétendre avoir vraiment été témoin du processus d'écriture de ma mère, et laissez-moi vous dire qu'il est incroyable. À une certaine époque, elle écrivait tout le temps, dès qu'elle avait une minute, car elle voulait composer un chef-d'œuvre. Elle traînait un carnet de notes partout où on allait. Même dans l'autobus, le matin, quand elle me conduisait à l'école, elle écrivait dans son carnet. Je ne sais pas trop

comment elle a fait pour conserver le feu sacré de l'écriture. On a souvent déménagé quand j'étais jeune. On quittait Montréal et on s'installait dans des villes comme Chicago ou New York. On quittait la maison pour aller là où on voudrait bien de nous. On sous-louait les appartements d'amis pendant leurs vacances, on y restait le plus longtemps possible. Souvent, on ne prenait même pas la peine de défaire les valises, histoire de pouvoir repartir plus facilement. Je n'avais donc pas beaucoup de jouets avec lesquels me distraire. Ma mère n'a pas eu le choix d'être imaginative pour m'occuper. Elle m'encourageait à lire et à dessiner. Je suis maintenant dans la vingtaine et je suis reconnaissante de la manière dont ma mère m'a élevée. Elle qui a fait de moi une personne créative.



À Chicago, il y avait un café, The Earwax Café, où on passait des heures et des heures pendant que ma mère écrivait. J'avais peut-être six ans à l'époque. Elle apportait de grandes feuilles de papier et des crayons et me disait de dessiner d'immenses poissons multicolores. C'était une tâche importante qu'elle me confiait, parce qu'elle allait ensuite les découper et les utiliser pour décorer notre appartement. Elle était si convaincante, je croyais que c'était mon destin. Je restais donc assise là en silence, à dessiner des poissons pendant des heures, parce que je voulais que ma mère les trouve assez jolis pour les accrocher aux murs à la vue de tous. Les poissons sont encore dans son appartement, fixés aux murs avec du papier collant. Elle avait toujours un nouveau projet artistique à me proposer. Ma mère croit que le fait d'être en vie est d'abord et avant tout un acte créatif et qu'on doit rendre à chaque instant le quotidien magique. C'était ce qu'elle essayait de faire.

On se rendait à la bibliothèque et on s'installait aux petites tables dans la section des enfants. Pendant que je lisais, elle écrivait. Quand j'en avais assez de mes bandes dessinées, elle sortait un livre de son sac et me faisait la lecture jusqu'à ce que j'ai envie de retourner dans mon propre monde. Souvent, il s'agissait du livre qu'elle était en train de lire à ce moment-là. J'ai des souvenirs très précis de ma mère en train de réciter des pages de *L'alchimiste* de Paulo Coelho, du *Monde de Sophie* de Jostein Gaarder. Je me rappelle aussi que je les adorais vraiment, ces livres ! On ne fait pas assez confiance aux enfants : ils comprennent bien mieux qu'on pense. Je ne m'ennuyais jamais quand elle me lisait ces livres pour les adultes, parce que les intrigues me fascinaient. L'image peut sembler incongrue : une mère lisant des textes d'inspiration philosophique à sa fille ; mais ça marchait vraiment. Une fois que ma tête était pleine de questions compliquées et de réflexions universelles, ma mère pouvait se remettre au travail. Il n'y a aucune distinction, pour ma mère, entre ce qu'un adulte et un enfant peuvent et doivent apprécier. C'est peut-être la raison pour laquelle les enfants dans ses livres sont si brillants et tragiques, si sophistiqués quand ils expriment leurs opinions sur divers sujets, aussi complexes soient-ils.

Mon amour de la bande dessinée n'a jamais cessé de se développer. Je ne lisais pratiquement que ça. Aujourd'hui, je travaille dans une librairie jeunesse et j'entends souvent les parents s'inquiéter du fait que leurs enfants lisent trop de bandes dessinées et pas assez de « vrais livres ». Ma mère n'a jamais exprimé ce genre d'inquiétude et ne m'a jamais forcée à changer mes habitudes de lectures. Elle était plutôt du genre à encourager ma passion. Quand j'avais onze ans et qu'on vivait à New York, elle me laissait souvent au magasin Forbidden Planet, une grande librairie spécialisée en bande dessinée située sur Broadway, juste à côté de Strand Book Store. Elle partait s'asseoir quelque part pour écrire et revenait me chercher plus tard. Elle me promettait chaque fois qu'elle m'achèterait une bande dessinée. Ça pouvait m'occuper des heures d'avoir à choisir. Je n'en rapporterai qu'une seule à la maison, je n'avais pas droit à l'erreur. À l'étage, le plafond était bas et tout craquelé. C'est là que les mangas étaient gardés, comme cachés, réservés à mon unique usage. Je passais des heures dans cet espace réduit, à lire des bandes dessinées japonaises beaucoup trop explicites pour mon âge. Les employés me connaissaient et avaient l'habitude de me recommander des livres. Les mangas qui sont encore mes préférés aujourd'hui m'ont été conseillés par ces personnes. Ça a probablement contribué au fait que je suis devenue libraire et que j'exerce ce métier depuis maintenant sept ans. Ma mère dit souvent qu'elle n'arrivera jamais à comprendre d'où me vient cet amour des mangas, elle qui n'est même pas capable d'en lire un

jusqu'au bout. Mais elle m'a laissée nourrir mes propres intérêts au lieu de m'imposer les siens et de m'obliger à aimer les mêmes choses qu'elle. Je lui en suis reconnaissante. Elle ne pense pas non plus qu'on doive encourager quiconque à devenir écrivain. C'est une malédiction, ou un sort, ça dépend, on n'a pas le choix de vivre avec. C'est quelque chose qu'on a en nous, qui dépasse notre libre arbitre et qui nous suivra pour le reste de nos jours. C'est comme si, un jour, quand elle était toute petite, ma mère avait enfilé une paire de souliers rouges, comme la jeune fille du conte, et qu'elle n'aurait plus jamais été en mesure de cesser de danser.

Ça nous arrivait aussi d'aller nous étendre sur l'herbe dans le grand parc tout près de notre appartement, à Chicago. Pendant que ma mère écrivait, comme je m'ennuyais, je parlais faire un tour. Le parc était toujours plein de grandes familles en train de pique-niquer autour de leurs barbecues. Parfois, je m'approchais et je flânais jusqu'à ce que quelqu'un m'offre un morceau de grillade. Un nuage de fumée recouvrait constamment le parc, à cause de tous ces barbecues. Une fois, je suis tombée sur un vieil homme assis près du bassin, qui tenait une canne à pêche artisanale. Un simple bâton auquel il avait attaché du fil de pêche et un hameçon. Je lui ai demandé s'il avait attrapé quelque chose et il m'a répondu qu'il avait pêché une tortue, mais qu'il l'avait rejetée à l'eau. Il m'a proposé d'essayer. Je me suis donc assise à ses côtés, silencieuse, et j'ai laissé tomber le fil dans le bassin. Ma mère a fini par venir me chercher. Je n'ai jamais plus pêché depuis. Comme ma mère avait coutume d'écrire dans les lieux publics, souvent achalandés, ces gens qu'on croisait dans la ville réapparaissaient ensuite dans ses livres. Et quand je lis les romans de ma mère, je me dis, oh, je les ai déjà vus, ceux-là.

Il m'arrive souvent de rencontrer des personnes qui me disent que *Lullabies for Little Criminals* a changé leur vie. Mais aucune ne le pense plus que moi. Avant la publication du livre, on vivait dans un petit appartement près du chemin de fer avec mon grand-père. On disait toujours qu'on aurait bientôt notre propre maison, loin de ceux qu'on connaissait. Comme ça, personne ne pourrait nous dire quoi faire ni comment vivre nos vies. Avec ma mère, on passait des heures à déambuler dans les rues du Plateau et du Mile-End, à montrer les maisons magnifiques où on aurait aimé vivre. Quand son roman est paru, notre existence a changé du tout au tout. On a finalement pu avoir cette vie dont on avait rêvé. Tout ça grâce au travail acharné de ma mère, à sa résilience. Malgré tout, malgré ce bébé qu'elle avait eu à vingt ans alors qu'elle était seule au monde, malgré le fait que personne ne croyait en elle, elle venait de publier son premier roman.

Aujourd'hui, ma mère est ma principale source d'inspiration. Elle passe encore chaque petite minute à écrire et à lire. Personne ne me croit quand j'explique à quel point elle travaille fort, à quel point elle n'a pas de temps à perdre. Elle habite notre monde, mais la plupart du temps, elle vit dans sa tête avec ses personnages. C'est toujours difficile de garder son attention longtemps, avant qu'elle ne se remette à écrire. Voilà ce qui fait d'elle une grande écrivaine : elle vit et respire la littérature. Ça fait partie d'elle. Quand je me remémore ces années passées dans des cafés, des bibliothèques, des parcs, n'importe où, je pense au fait que ma mère avait l'âge que j'ai aujourd'hui. Chaque jour, elle ouvrait son cœur sur la page, une gamine de six ans à ses côtés. Je n'arrive pas à comprendre comment elle a fait. ♦

Arizona O'Neill est une cinéaste et une grande lectrice. Elle travaille à la librairie Drawn & Quarterly dans le Mile-End, à Montréal.

Ted Hugues n'en vaut pas la peine

Traduction | Annabelle Moreau

Est-ce que le roman est mort ?

Non. J'adore annoncer la disparition des choses, mais la seule dont je n'ai jamais prononcé la mort est le roman.

La qualité que je préfère chez mon éditeur ?

J'aime lorsque mes éditeurs sont réactifs et lisent mes manuscrits rapidement.

Le pire défaut de mon éditeur ?

Je déteste quand mes éditeurs lisent mes manuscrits lentement.

Ai-je une béquille littéraire ? Si oui, laquelle ? Expliquez.

Non, aucune.

Le roman que j'ai honte d'avoir lu ?

Women par Bukowski.

Le roman que j'ai honte de ne pas avoir lu ?

Middlemarch par George Eliot.

Le pays dont je préfère la littérature ?

L'Angleterre.

Le livre qui fait partie intégrante de l'écrivaine que je suis devenue ?

Waiting for Godot.

Si je n'écrivais pas, je...

Je serais thérapeute à Los Angeles et me spécialiserais dans le travail avec les acteurs. Je les convainrais de ne pas quitter leur émissions télévisées.

Mon personnage fictif préféré ?

Isobel Archer.

Comment je veux mourir ?

Lors d'un duel. D'une balle derrière la tête.

Ma drogue favorite ?

J'ai fumé un joint une fois à Amsterdam qui était parfait.

J'ai peur de...

L'échec.

Votre pire et votre meilleur souvenir d'écriture ?

Le meilleur :

Le matin où, assise dans une librairie du centre-ville de Toronto au lendemain de ma victoire à Canada Reads, je regardais les gens venir se procurer mon livre.

Le pire :

Dénoncer du harcèlement et ne pas être prise au sérieux.

Est-ce que je lis les critiques de mes livres ?

Pourquoi ?

Oui, par curiosité.

Y a-t-il une autre manière d'écrire que sous la contrainte ?

Non. Si je ne respecte pas les échéances que je me suis moi-même fixées, je deviens folle.

Je voudrais prendre un verre avec quel écrivain, mort ou vif ? Pour lui dire quoi ?

Avec Sylvia Plath. Je lui dirais que Ted Hughes n'en vaut pas la peine.

L'écrivain dont je suis jalouse...

George Simenon.

Que lira-t-on sur votre épitaphe ?

Écrivaine. ♦



Photo: Sandra Lachance



Photo: Sandra Lachance

Dans la bibliothèque de **Heather O'Neill**

La vie rêvée d'une lectrice

Jérémy Laniel

On retrouve des livres un peu partout dans l'appartement du Mile-End de Heather O'Neill. Outre dans les bibliothèques, des piles d'ouvrages sont déposées çà et là, espérant en secret que ce sera bientôt leur tour ou, qui sait, une relecture prochaine. Plusieurs de ces bibliothèques sont à pleine capacité, les rangées doublées et juste au moment où l'on croyait que plus rien ne pouvait s'y ajouter,

un petit roman s'y glisse, qui prie discrètement pour que la tablette ne cède pas en pleine nuit.

C'est accompagnée de ses deux chiens, Muppet et Hamlet, qu'O'Neill m'accueille chez elle. Pour celle qui lit entre quatre et cinq romans par jour – et toujours d'un trait, souligne-t-elle, dès que l'ouvrage

compte en deçà de quatre cents pages –, tout a commencé lorsqu'elle est tombée raide amoureuse d'une petite rouquine de l'Île-du-Prince-Édouard :

J'aimais beaucoup Anne... la maison aux pignons verts lorsque j'étais jeune. J'en avais lu un extrait à l'école dans une collection de contes et je l'ai demandé comme cadeau de Noël. Je suis tombée en amour avec Anne et je crois que c'est la première fois que je tombais en amour avec un personnage de fiction ! Mon père m'a ensuite acheté l'intégrale, mais j'ai été un peu déçue à la fin, elle est tellement indépendante au départ, et finalement elle se ramasse avec un mari et onze enfants, ça m'a un peu choquée !

Les grandes espérances

Si les livres de Lucy Maud Montgomery ont amené O'Neill à la littérature, c'est aussi une lecture de jeunesse qui l'a créée comme autrice. Lorsqu'elle a parlé de son amour pour l'écrivain britannique Charles Dickens, les liens de parenté entre les deux œuvres sont devenus clairs et sans équivoque.

Pour mon père, la lecture était très importante et même si lui n'avait pas ma facilité, il voulait assurément m'y encourager. Dans sa tête, si tu voulais être un intellectuel, tu te devais de lire les livres de Charles Dickens. Un jour il est revenu d'une vente de garage avec les Collected Works qu'il m'a donnés, me promettant qu'à chaque roman de Dickens que je finirais, il me donnerait deux dollars !

Pour O'Neill, il est certain que l'auteur d'*Oliver Twist* – d'ailleurs son livre préféré – a eu un impact majeur sur l'écrivaine qu'elle est devenue. « Ces lectures ont eu beaucoup d'influence sur ma façon de créer des personnages. La façon dont ces derniers, malgré qu'ils proviennent de milieux pauvres, possèdent autant de dignité, de charme ; ça m'accompagne encore. » Quiconque a lu les romans d'O'Neill reconnaît ici la majorité de ses protagonistes : à la fois clochards célestes et intellectuels de rue, ils sont tous, dans une certaine mesure, dickensiens. « Les personnages de la rue chez Dickens sont tellement intelligents, pleins d'humour. On aime se faire dire dans les romans que peu importe d'où l'on vient, on peut devenir ce que l'on veut, et il y a ça dans son œuvre. »

Elle raconte qu'elle passait ses samedis entiers à la bibliothèque, son père la laissait devant la porte à l'ouverture et revenait la chercher à la fermeture, alors que la petite Heather avait pris bien soin de remplir sa besace de livres pour la semaine à venir. Elle croit que c'est peut-être durant l'une de ces journées qu'elle est tombée sur les pièces de théâtre de Harold Pinter et de Samuel Beckett, dont on retrouve presque l'œuvre intégrale sur l'une des étagères près du lit. « Je ne sais pas comment je suis tombée là-dessus, mais à cette époque j'aimais beaucoup lire les pièces de Beckett et Pinter. Je dis toujours que lorsque je lisais Beckett jeune, il y avait plus de sens et c'était plus facile à lire que maintenant ! Je crois que je me perdais avec plus de facilité, j'oubliais la logique et je me laissais porter par le texte. » On n'a dès lors plus vraiment besoin de se demander d'où provient l'aisance d'O'Neill à écrire de si bons dialogues.

Ses lectures de jeunesse ont forgé l'écrivaine montréalaise que l'on connaît. Ce sont elles qui lui ont accordé certaines permissions. « *Bonheur d'occasion* m'a beaucoup marquée quand j'étais jeune. J'étais fascinée qu'un roman puisse prendre place dans Saint-Henri, un quartier pauvre dont personne ne parlait. D'avoir un roman plein

de beauté qui s'y déroule, ça a été une révélation. » L'un des plus grands écrivains québécois a aussi influencé l'autrice :

Même chose avec Michel Tremblay, j'ai réalisé alors que les personnes autour de moi pouvaient être des personnages de fiction. Tout d'un coup, je pouvais être une écrivaine en parlant de Montréal. C'était tout le contraire avec les œuvres de Mordecai Richler et Leonard Cohen, les personnages féminins n'étaient qu'utilitaires et je ne m'y retrouvais pas.

Donner à lire

La collection de Heather O'Neill est aussi bigarrée qu'étonnante. Quelques polars qu'elle dit acheter pour la promesse d'être complètement accrochée à la lecture, avant qu'ils ne lui tombent des mains, très souvent à cause de la médiocrité de la langue. En ouvrant la réécriture policière de *Macbeth* par l'écrivain norvégien Jo Nesbø, l'autrice souligne en s'esclaffant que le signet est toujours à la page cinq !

Les écritures du réel prennent également une place considérable : Karl Ove Knausgaard, Sheila Heti, Olivia Laing, Alexander Chee. On peut s'en étonner tellement ces œuvres sont éloignées des projets romanesques de O'Neill. Elle explique qu'elle élague souvent ses bibliothèques – peur des punaises de lit, quand tu nous tiens ! –, leur contenu reflète donc plutôt les ouvrages qu'elle s'est procurés dans les dernières années et Dieu sait que ces romans de l'intime ont eu la cote dernièrement.

Elle ajoute que cet élagage se fait aussi naturellement, parce qu'on sait tous que lorsqu'on prête un livre, étrangement, il ne revient jamais ! Celui qu'elle a le plus offert est *Le grand cahier* de l'écrivaine Agota Kristof :

Je trouve que les gens qui vont aimer ce livre-là sont aussi les gens que je porte près de mon cœur. Il y a une sorte de magie odieuse dans le livre, et si quelqu'un est capable de voir la beauté contenue dans la perversion et l'immoralité, alors je sais que c'est un vrai ami.

Quand on fouine d'une tablette à l'autre, il y a bien sûr ce qu'on y trouve, mais aussi tout ce qu'on n'y trouve pas. « Ma fille dit toujours que lorsque le monde va apprendre que je n'ai jamais fini *Middlemarch* de George Eliot, ma carrière va être finie. C'est sûrement parce que je sais déjà, avant même d'aller plus loin, que c'est l'histoire d'une femme avec un esprit libre et d'un homme qui va le détruire. Je ne peux plus supporter un autre livre là-dessus. » Mais O'Neill, avide lectrice, est surtout décomplexée :

*Je me rappelle quand j'étais en train de lire *Mange, prie, aime*, tout le monde me disait que je devrais cacher ce livre ! J'ai pourtant bien aimé ! J'ai compris pourquoi tout le monde l'avait lu : c'est simplement une histoire de divorce, mais ça fait du bien de savoir que quelqu'un d'autre se sent comme toi quand tu as le cœur brisé.*

Et la conversation dure encore un peu, d'un livre à l'autre, entre notre amour commun des romans de Rachel Cusk à sa fascination pour la révélation finale – à son avis la meilleure en fiction – de *Fingersmith (Du bout des doigts)* de Sarah Waters, en passant par les magnifiques nouvelles récemment redécouvertes de Lucia Berlin et l'importance de l'œuvre de Mavis Gallant. L'écrivaine aurait pu continuer longuement, car elle est d'abord une lectrice, une vraie. ♦

Incandescent de beauté

Marie-Michèle Giguère

La beauté véritable n’émane pas des choses parfaites et lisses. C’est ce que je retiens de la lecture des trois livres d’Heather O’Neill magnifiquement traduits chez Alto par Dominique Fortier.

Parfois, la rumeur positive autour d’une œuvre est si forte et persistante qu’on court la chance d’être déçu en s’y plongeant finalement. Rien de tel ne s’est produit lorsque j’ai finalement attaqué les épais ouvrages aux titres burlesques de la francophile écrivaine : *La vie rêvée des grille-pain*, *Mademoiselle Samedi soir* et *Hôtel Lonely Hearts*.

J’ai découvert chez Heather O’Neill un talent fou pour inventer des histoires pleines de poésie ; des personnages tout croches auxquels on s’attache éperdument ; des aventures farfelues, tristes et funambulesques. Surtout, une sensibilité pour sonder la nature humaine, et une acuité hors du commun pour nommer ce dont nous sommes tous faits. Et c’est de l’entrelacement de ces deux dons que sont faits les livres de l’auteure anglo-montréalaise.

Fresques maximalistes

Heather O’Neill met en scène des destins extraordinaires dans des contes tristes mais incandescents de beauté. Pour étoffer ses odyssées plus grandes que nature, elle n’est jamais avare de détails. Son écriture est généreuse en descriptions comme en dialogues, elle donne tout à voir : la saleté d’un appartement, la candeur d’une discussion, les fantasmes les plus enfouis.

Est-ce que la propension de l’auteure pour les grandes fresques et les histoires au long souffle s’explique par une affection pour la littérature russe, évoquée ici et là dans son œuvre ? On y fait référence à quelques reprises dans le recueil de nouvelles *La vie rêvée des grille-pain*. Rose dans *Hôtel Lonely Hearts* comme Nouschka dans *Mademoiselle Samedi soir* mentionnent toutes deux plusieurs fois les grands romans russes : « Ça me plaisait bien qu’il soit russe. À l’époque, mon livre préféré était *Crime et châtimement*. » (*Mademoiselle Samedi soir*) ; « L’ours se redressa sur des oreillers et se mit à lire un exemplaire d’*Anna Karénine* tandis que le Tzigane claquait la porte. » (*La vie rêvée des grille-pain*) ; « C’était une esquisse de roman russe – sauf que l’auteur n’avait pas encore imaginé la tragédie qui allait s’abattre sur l’héroïne. » (*Mademoiselle Samedi soir*).

Mademoiselle Samedi soir, dont la traduction française – et quelle traduction, soulignons-le – vient de paraître chez Alto, a été publié en anglais en 2014. Le roman précède donc le fabuleux *Hôtel Lonely Hearts* que *Lettres québécoises* (169), sous la plume de Thomas Dupont-Buist, qualifiait de « beau comme un conte cruel ».

On découvre dans *Mademoiselle Samedi soir* beaucoup des éléments qui étaient aussi des pierres angulaires de la trame narrative d’*Hôtel Lonely Hearts* : une mère qui abandonne son ou ses enfants, les abus de toutes sortes, l’enfance écorchée, des jeunes qui commettent des petits crimes pour vivre, un béguin de jeunesse qui persiste à l’âge adulte.

Le roman raconte avec justesse le Montréal francophone et prolétaire de la fin du xx^e siècle. C’est le récit à la première personne de Nouschka Tremblay, fille d’Étienne Tremblay, célèbre poète et chanteur nationaliste, et d’une adolescente rencontrée lors d’une fête dans un petit village des Laurentides. La fille-mère a abandonné ses jumeaux – Nouschka et son frère Nicolas – aux soins de leur grand-père, auprès de qui ils grandiront, dans un appartement du boulevard Saint-Laurent. Les rares moments partagés des jumeaux avec leur père se retrouvent souvent dans l’œil du public, leur géniteur n’hésitant pas à se servir de ses enfants pour gonfler son capital de sympathie.

Le cœur de l’histoire se situe autour du second référendum, en 1995, alors que les jumeaux s’apprêtent à célébrer leur vingtième anniversaire. Nouschka est amoureuse du « plus beau criminel de Montréal », un « patineur artistique has-been et schizophrène ». Après avoir passé vingt ans de sa vie en fusion avec son frère, elle se retrouve mariée à un homme aussi beau que triste :

L’amour, c’est comme une petite chambre où un enfant nous amène pour nous montrer ses trésors. D’abord, il nous montre les jouets neufs, qui sont colorés et brillants et du dernier cri. Mais ensuite, il nous montre tous les trucs qui se sont retrouvés au fond du coffre. Il y a des poupées avec des yeux qui branlent, des cheveux qui se détachent de leur crâne et de la saleté derrière les oreilles. Elles ont eu les bouts des doigts arrachés par des chiens et on leur a dessiné dessus avec un stylo. Il y a tellement longtemps qu’on les a serrées ou qu’on leur a dit qu’elles étaient mignonnes. Elles gisent au fond du coffre à jouets, cachées, honteuses. Ou bien on est dégoûté par elles, ou bien on est tellement rempli d’amour pour elles que ça manque de nous briser le cœur.

Ces réflexions du point de vue de Nouschka, d’une grande beauté, jamais clichés, inondent le roman de lumière. Elles sont aussi présentes dans *Hôtel Lonely Hearts*, encore plus ambitieux avec son narrateur omniscient.

Campé durant les Années folles, ce dernier roman est le récit de deux orphelins qui n’étaient destinés à rien, et qui ont connu, au milieu de mille épreuves, une vie parsemée de quelques moments de grâce : l’enthousiasme des foules lorsqu’ils présentaient, enfants, leur duo piano et danse dans les résidences cossues de la ville, ou leurs retrouvailles grandioses des années plus tard. Le milieu des cabarets, des spectacles de variétés de l’époque glorieuse du crime organisé et du Red Light sied comme un gant au monde de Heather O’Neill. La sensibilité littéraire aiguisée dans les œuvres précédentes atteint ici des sommets.

Enfant un jour, enfant toujours

Les univers littéraires de Heather O'Neil sont des odes à l'enfance. D'abord, par leur imaginaire fantaisiste : des lions qui traversent le pont Jacques-Cartier (*Mademoiselle Samedi soir*), les meilleurs clowns de Montréal réunis dans un spectacle (*Hôtel Lonely Hearts*) ou un ours en veston (*La vie rêvée des grille-pain*). Ensuite, parce que la matière première de ses histoires, ce sont des enfants abandonnés, partis dans la vie avec deux prises, qui connaissent des destins durs mais réjouissants, et aspirent toujours à mieux. Un jour, malgré tout, ils briseront peut-être le cycle des abus et des carences et deviendront des parents aimants. C'est l'enfance comme espoir :

Ceux qui ont vécu une enfance difficile sont toujours fébriles quand ils attendent un enfant. Ils font l'erreur de croire que simplement parce qu'ils savent ce qu'est une enfance horrible, ils sauront reconnaître le contraire. (*Mademoiselle Samedi soir*)

Heather O'Neill, c'est aussi Montréal sous toutes ses coutures. Montréal durant la récession du début des années 1990 ou lors de la Grande Dépression des années 1930. C'est le boulevard Saint-Laurent, la Petite-Italie, les maisons de chambres crades et les petits restos ouverts 24 heures dans *Mademoiselle Samedi soir* ; le Red Light, l'hôpital de la Miséricorde et les grosses cabanes de Westmount dans *Hôtel Lonely Hearts*. La petite Bourgogne, le Centre-Sud et l'est de la ville dans *La vie rêvée des grille-pain*. Montréal comme un personnage ; Montréal comme le théâtre de toutes les possibilités ou, comme l'explique Nicolas à sa sœur Nouschka dans *Mademoiselle Samedi soir*, une force irréaliste : « Mais tu sais ce que c'est pour moi de quitter l'île. Une fois que j'ai traversé le pont, je perds tous mes pouvoirs magiques. »

Les mœurs sexuelles de tous, même du clergé

Heather O'Neill met abondamment en scène la sexualité, de la masturbation interdite à l'orphelinat aux explorations libertines. Le mot *pervers* et ses déclinaisons reviennent plus souvent qu'à leur tour. Peut-être que cette pensée de Rose, dans *Hôtel Lonely Hearts*, résume le mieux la place des plaisirs charnels dans cette œuvre : « Chaque homme croyait qu'il était plus libidineux que les autres. Si nous savions tous que nous, la plupart du temps, nous sommes tous des pervers, nous serions beaucoup plus heureux. » Mais il y a un je-ne-sais-quoi de gai, la plupart du temps, dans les frasques sexuelles des protagonistes, l'espoir de quelque chose :

Une aventure d'un soir, ça donne l'impression qu'on vient juste d'être inventé. [...] Dans les relations de plus longue durée, on finit par être obligé d'inventer toutes sortes de fantasmes compliqués pour être excité par l'autre. Mais à ce moment-là, cette première nuit, on suffit (*Mademoiselle Samedi soir*).

Cela dit, l'autrice aborde à maintes occasions ceux qui, par leurs désirs, engendrent le mal : la coercition, les agressions et le viol font aussi partie des trajectoires meurtries qu'elle met en scène. Les gens en position de pouvoir abusent souvent : une religieuse agresse un jeune adolescent, l'entraîneur de patinage artistique fait de son athlète prodige sa victime, le mafieux fait de la nounou sa maîtresse.

Berçer de mots les enfants malmenés

La fluidité avec laquelle l'autrice fait naître des univers riches et nomme en quelques phrases les sentiments les plus complexes de la nature humaine – tout en inscrivant physiquement ses récits dans la géographie montréalaise – fait de Heather O'Neill une voix incontournable de la littérature québécoise contemporaine.

Elle atteint une sorte d'idéal littéraire : raconter quelque chose de fondamentalement singulier, unique, créer des histoires un peu excentriques, tout en dévoilant notre nature profonde. Et puisqu'elle dépeint de nombreux personnages aux parcours rocaillieux qui trouvent autant de consolation dans les bouquins qu'ils glanent un peu partout, on se demande si, en quelque sorte, ce n'est pas aussi ce dont elle témoigne : le doux réconfort des livres et des histoires fantasques au cœur écorché de ceux qui ont connu une enfance carencée. Cette histoire qu'elle semble avoir envie de nous raconter dans tous les sens et dans de vastes déclinaisons, elle le fait si bien qu'on la lira encore et encore. ♦

Marie-Michèle Giguère est réalisatrice et chercheuse à la radio et critique littéraire depuis une dizaine d'années. Toutes les manières de raconter des histoires l'intéressent.

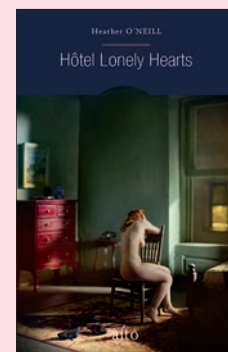
La vie rêvée des grille-pain

Traduit de l'anglais (Québec)
par Dominique Fortier
Québec, Alto,
2017, 400 p., 27,95 \$



Hôtel Lonely Hearts

Traduit de l'anglais (Québec)
par Dominique Fortier
Québec, Alto
2018, 544 p., 29,95 \$



Mademoiselle Samedi soir

Traduit de l'anglais (Québec)
par Dominique Fortier
Québec, Alto
2019, 488 p., 29,95 \$

